

# Problèmes de mycologie : 6. stations à champignons

Autor(en): **Baumgartner, Heinz**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Pilzkunde = Bulletin suisse de mycologie**

Band (Jahr): **60 (1982)**

Heft 9/10

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-937247>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Problèmes de mycologie

### 6. Stations à champignons

Tout amateur de champignons connaît certaines stations où il sait par expérience qu'il trouvera chaque année telle ou telle espèce, avec une certitude relative. Un observateur attentif remarque bien vite qu'une espèce donnée, et souvent aussi une association d'espèces, se développe surtout dans un certain environnement, caractérisé par divers facteurs tels que l'aspect de l'humus ou la nature du substrat, la végétation environnante, les conditions climatiques, entre autres. Par conséquent les stations favorables au développement d'une espèce dépendent en grande partie de certaines exigences d'ordre écologique. Quand on connaît un peu ces exigences, on sera à même d'évaluer la nature des espèces et la période de leur apparition, même dans une région non encore explorée, au moins de manière approximative. Réciproquement, l'observation de la station où l'on a trouvé une espèce encore inconnue peut aussi fournir une indication, parfois un point de départ intéressant, pour sa détermination.

Il est bien évident que les auteurs d'ouvrages de mycologie ne peuvent fournir des indications sur les stations, au sens indiqué au début de cet exposé; en ce qui concerne l'écologie, les auteurs ne peuvent donner que des indications partielles, étant donné le nombre de facteurs – certains encore inconnus – qui influencent la poussée fongique. Quel mycologue n'est pas rentré bredouille après avoir visité soigneusement une région qui semblait un biotope idéal? Quel mycologue, en revanche, n'a pas fait un jour une belle découverte dans une station inattendue?

C'est pourquoi les ouvrages de mycologie se limitent plus ou moins à définir l'environnement végétal préféré (feuillus, conifères, pâturages, marais) ou le substrat le plus fréquemment colonisé (une essence précise, le fumier, les cônes de pins); parfois ils indiquent avec plus de précision un habitat (bords des chemins, places à déblais, places à feu).

Nous reviendrons plus loin sur l'interprétation qu'il faut donner à de telles indications. Pour aborder plus systématiquement la question des stations à champignons, il est utile de se rappeler d'abord le singulier mode de vie de ces végétaux. Les champignons, à l'opposé des plantes «vertes», ne possèdent pas de chlorophylle: ils sont donc incapables d'élaborer comme elles des substances organiques à partir du gaz carbonique et de l'énergie solaire (photosynthèse). Les Champignons doivent, par suite, prélever à «l'extérieur» toutes les substances organiques nécessaires à leur croissance; par les hyphes de leur mycélium, ils sont capables de découper en fragments plus simples les longues chaînes organiques des ferments trouvés dans le substrat qu'ils colonisent; ils peuvent alors «se nourrir» de ces éléments plus simples et en faire leur propre substance vivante.

En se basant sur leur mode de nutrition et sur leur habitat – au sens écologique du terme – on peut classer les champignons en trois catégories fondamentales, avec quelques variantes sans trop d'importance:

- Les champignons *saprophytes* (= qui se nourrissent de déchets) qui puisent leur nourriture dans la matière organique morte, dans le sol même (produits de la putréfaction, par exemple), dans les déchets végétaux ou animaux (feuilles mortes, aiguilles tombées, fumier, cadavres d'insectes, p. ex.) ou bien dans des parties mortes de plantes (branches, souches, p. ex.).
- Les champignons *parasites* qui puisent leur nourriture d'organismes vivants, auxquels, de ce fait, ils causent des dommages plus ou moins importants; les champignons supérieurs parasitent avant tout des arbres et parfois d'autres champignons ou des insectes.

- Les champignons *symbiotiques* (= qui vivent avec) établissent une sorte d'association avec d'autres organismes vivants, chaque partenaire fournissant à son commensal des éléments nutritifs qu'il se procure plus facilement; une symbiose spécialement intéressante est ici l'association mycorhizique entre des champignons et des plantes à chlorophylle, en particulier les arbres.

Dans les trois catégories on trouve des espèces qui ne croissent que sur un substrat donné ou qui sont associées à une essence forestière déterminée. Pour ces espèces hautement spécialisées, on peut déterminer assez précisément l'habitat – au sens restreint de ce terme –, et parfois le nom même de l'espèce est un indicateur à ce sujet: *Piptoporus betulinus* (Polypore du bouleau), *Clitocybe olearia* (Clitocybe de l'olivier), *Daedalea quercina* (Dédalée du chêne), *Collybia dryophila* (Collybie des chênes); parfois, surtout en allemand, seul le nom populaire indique le commensal: *Suillus plorans* (Arvenröhrling = Bolet de l'arolle), *Hygrophorus lucorum* (Lärchenschneckling = Hygrophore des mélèzes), *Strobilurus esculentus* (Collybie des cônes d'épicéas). Mais il y a aussi des situations équivoques: la Pholiote du peuplier, est-ce *Pholiota destruens*, ou bien *Agrocybe aegerita*? D'autre part, le nom d'espèce où intervient un nom d'arbre peut n'indiquer qu'un habitat préférentiel, voire occasionnel: *Lenzites betulina* (Lenzite du bouleau) vient aussi sur bois de hêtre, *Lactarius necator* (Tannenreizker = Lactaire des sapins) se trouve aussi bien sous bouleaux.

Parfois, un tel nom d'arbre peut même induire en erreur. Revenons à *Clitocybe olearia* (aujourd'hui classé dans le genre *Omphalotus*): son habitat sur olivier est bien correct et indicateur pour les régions méridionales, mais au nord des Alpes on découvre cette même espèce sur d'autres essences. Le nom populaire allemand de *Leccinum crocipodium* est Gelber Birkenröhrling (c.à d. Bolet jaune des bouleaux), mais ses partenaires mycorhiziques sont avant tout les chênes et les hêtres.

Il faut d'ailleurs mentionner un facteur important, qui peut conduire à des dénominations régionales fort différentes, voire contradictoires en apparence: la faculté que présentent bien des espèces à s'adapter à des conditions écologiques différentes.

Un peut citer par exemple *Laetiporus sulfureus* (Polypore soufré) et *Boletus luridus* (Bolet blafard), pour lesquels la littérature indique parfois un habitat purement caducicole, mais que l'on peut aussi trouver, en particulier en montagne, sous couvert ou sur souches d'arbres à aiguilles. Un cas intéressant est celui de *Suillus placidus* (Bolet couleur d'ivoire) qui a été importé d'Amérique en Europe avec le pin Weymouth et qui aujourd'hui s'est aussi inféodé à l'arolle comme à une seconde patrie, ce que bien des ouvrages – en particulier les Planches suisses – ne mentionnent pas. Notons au passage que l'arolle comme le pin Weymouth sont des pins à cinq aiguilles.

Les indications d'habitat sont plus fiables en général lorsqu'il s'agit d'espèces mycorhiziques, car il y a souvent des associations exclusives. Particulièrement remarquables, citons les diverses espèces accompagnatrices du mélèze (plusieurs Bolets, Lactaire de Pornin, entre autres) qui sont en principe chez elles en montagne, où on les rencontre en abondance dans l'aire habituelle de prolifération du mélèze. Mais il arrive que l'on tombe en arrêt aussi en plaine devant une espèce liée au mélèze: en observant bien les alentours on découvre alors un petit mélèze solitaire, noyé en quelque sorte dans une forêt qui paraissait être au premier abord une pure hêtraie ou une pure sapinière. Chez les saprophytes du bois, un bon nombre d'espèces marquent une préférence pour une essence déterminée; pourtant ici l'éventail des supports est parfois assez large et souvent la spécialisation se réduit à l'alternative: sur feuillus ou sur résineux. Il est des cas où le support désigne une différence décisive entre une espèce comestible et une espèce toxique, par ailleurs ressemblantes. Deux exemples: *Kühneromyces mutabilis* (Pholiote changeante) préfère les feuillus alors que *Galerina marginata* (Pholiote frangée), son redoutable sosie, pousse sur conifères. A l'opposé, *Hypholoma capnoides* (Hypholome à lames enfumées) vient sur souches de conifères, alors que son sosie amer *Hypholoma fasciculare* (Hypholome en touffes) s'y rencontre rarement. Mais attention, la seule ob-

servation de l'habitat n'est pas un argument sûr, l'habitat habituel n'est pas exclusif. On peut même se tromper sur le type de forêt visité: le mycologue n'est pas en général un connaisseur des bois; je veux dire que dans une forêt, souvent reconstituée de main d'homme, il ne faut pas oublier que si elle paraît constituée uniquement de conifères par exemple, ceux-ci ont pu remplacer des feuillus dont il reste encore des souches en voie de décomposition et difficiles à reconnaître.

Remarquons encore que le niveau de dégradation du bois peut jouer un rôle décisif dans le développement des champignons saprophytes épixyles: on peut observer une succession plus ou moins régulière de diverses espèces colonisatrices, et ce sont, en gros, les Agaricales qui apparaissent en dernier lieu. Il est donc possible qu'une souche momentanément garnie de Polypores soit colonisée deux ou trois ans plus tard par des Hypholomes.

La notion d'habitat des champignons saprophytes poussant sur le sol est plus problématique, puisque, théoriquement du moins, ils ne sont pas liés à un arbre ou à du bois et pourraient en somme apparaître partout. C'est la raison pour laquelle les données écologiques fournies par la littérature à leur sujet indiquent souvent des habitats variés, qui ne paraissent pas toujours concorder. Néanmoins il s'y trouve encore un bon nombre d'espèces pour lesquelles on peut constater une préférence pour certains biotopes, certains supports ou certains types d'environnement. De nombreuses espèces saprophytes poussant sur l'humus produisent leurs carpophores sous le couvert des forêts, et c'est bien naturel puisque l'une de leurs fonctions principales est de digérer feuilles et aiguilles tombées. Pour quelques espèces de Psalliotes, par exemple, le substrat idéal semble être l'épais gâteau d'aiguilles mortes que le champignon ne transperce souvent que peu de temps avant la maturité des spores; en observant avec attention une telle station où se trouve un exemplaire à chapeau largement étalé, on peut déceler d'autres carpophores non encore épanouis soulevant à peine le gâteau.

Les espèces saprophytes peuvent aussi se développer en paysage découvert, mais bien plus difficilement aujourd'hui où les terrains cultivés sont farcis d'engrais de synthèse et intensivement exploités. De bonnes stations sont constituées par les talus des chemins, en particulier pour *Coprinus comatus* (Coprin chevelu) ou encore pour *Lyophyllum connatum* (Tricholome conné, Clitocybe conné) et aussi pour *Helvella crispa* (Helvelle crépue). Les bords des chemins, en particulier en forêt, sont aussi particulièrement intéressants parce que les casseroleurs, habituellement, n'y ont guère l'idée de rechercher des champignons mais disparaissent dans le sous-bois à la vitesse de l'éclair.

D'une manière générale, pour bien comprendre la notion d'habitat, il faut aussi mentionner des connaissances préliminaires indispensables qui paraîtront triviales à l'un ou l'autre de mes lecteurs. Je dois avouer, à ma grande honte, que jadis je n'avais jamais fait la différence entre un sapin blanc et un sapin rouge; à vrai dire seul le genre *Abies*, dont fait partie le sapin blanc, doit être nommé un sapin; le «sapin rouge» est du genre *Picea* et devrait toujours être nommé épicéa. Une sapinière est formée de sapins, tandis que la forêt d'épicéas se nomme une pessière. Pour ceux qui lisent des ouvrages de mycologie en langue allemande, Pappel est un peuplier et Espe est un peuplier tremble, Föhre et Kiefer désignent tous deux un pin (lequel?), l'arolle est parfois traduit Arve, mais aussi Zirbe... Et puis il y a d'autres termes dont il faut connaître la définition: un champignon nitrophile préfère les terrains fortement azotés, une espèce coprophile vient dans une terre fumée, une espèce rudérale pousse sur terreaux et tas de déchets.

Même des données écologiques simples sont parfois équivoques. Dans la règle, les Bolets, les Chanterelles et d'autres espèces mycorrhiziques se trouvent sous couvert forestier. Mais il arrive, en particulier en début de saison, que sous ce couvert la température soit trop basse; on trouve alors ces espèces avant tout hors de la forêt – mais dans son voisinage immédiat – ou alors dans des clairières ou des surfaces plus aérées de la forêt. D'autre part l'indication donnée par les ouvrages de mycolo-

gie: «lisières des forêts», doit souvent être interprétée comme «espèce ayant besoin de chaleur et peut-être de lumière»; si ces conditions sont réalisées au cœur de la forêt, alors on y trouvera ces «espèces des lisières». D'ailleurs il existe des lisières qui sont de véritables taillis, touffus et denses, et alors elles sont peu riches en champignons, du moins quantitativement.

La dénomination «bois mêlés», et ce qu'elle signifie exactement, m'a toujours paru difficile à saisir: bien sûr que les forêts mêlées constituent un biotope favorable à l'apparition de nombreuses espèces. Cependant, à mon avis, il ne doit pas y avoir d'espèces qui ont besoin, pour prospérer, de la présence de plusieurs essences; j'ai de la peine à imaginer pourquoi, d'autre part, telle espèce saprophyte ne devrait trouver qu'en bois de feuillus les conditions qui déterminent son développement ou son apparition.

En comparant les biotopes donnés dans la littérature et ses propres observations, on constate que ces indications et observations concordent *grosso modo*, mais que malheureusement il n'y a aucune garantie que dans une station conforme à celle qui est décrite on trouvera effectivement l'espèce concernée. On a beaucoup écrit, par exemple, sur l'habitat d'*Hygrophorus marzuolus* (le «marjolus»), et pourtant beaucoup de mycologues, même chevronnés, ont de la peine à découvrir ses stations. Nos collègues mycologues romands ont-ils le nez plus fin? En tout cas, dans Michael-Hennig, III, p. 255, il est écrit que «dans les bonnes années, on en vendit jusqu'à 3 t sur le marché». La situation est comparable pour les Morilles. Lorsque je débutai en mycologie, je demandai à un collègue expérimenté quel était leur biotope et je l'entendis me répondre: «Les morilles, ça se trouve partout». Mon expérience à ce jour me permet de lui donner raison, partiellement, en complétant: «sauf aux lieux où le non-initié va les chercher»! Il y a probablement plus de morilles qu'on ne le pense généralement, mais il n'est pas facile de les trouver. La réflexion de H. Jahn, dans «Pilze rundum» (1973), n'a rien perdu de son exactitude: «Parmi les secrets du mycophage, il y a ses places à morilles, et ces stations, il ne les dévoilera à personne». Pour nourrir vos espoirs, je terminerai par une citation extraite du «Knaurs Pilzbuch» (1973), où Linus Zeitlmayr écrit: «Elles – les morilles – abondent dans les bois le long des rivières, et parfois même dans les parcs et jardins d'agrément, jusqu'au cœur des cités; sans discrétion aucune, elles y montrent leurs têtes massives brunes, brun noir ou grises comme la laine des brebis».

Ainsi soit-il!

Heinz Baumgartner, Wettsteinallee 147, 4058 Bâle

(Trad. et adapt.: F. Brunelli)

---

## Erratum

SZP 82/8 (August), Seite 164, Zeile 14: Das Sekretariat des Verbandes Schweizerischer Champignonzüchter befindet sich nicht in Neuenburg, sondern in Freiburg.

BSM 82/8 (août), page 164, ligne 15: Le secrétariat de l'Union des champignonnistes ne se trouve pas à Neuchâtel mais à Fribourg.